

Deutéronome 24, 17 – 19 ; Marc 7, 5 – 8 ; Marc 12, 38 – 44
Temple de Champel, 29 juin 2025

Personne n'est à l'aise avec la question de l'argent et du don, surtout si l'on essaie de vivre selon les principes de l'Evangile qui nous invitent au partage, à la générosité. Bon on n'est pas les plus riches et il y en a qui pourraient, avec leur seule fortune, résoudre les problèmes de la faim dans le monde ; on n'est pas les plus riches, mais on n'est pas non plus les plus pauvres et même sans vivre dans l'opulence, il faut bien reconnaître que nous avons beaucoup plus que le nécessaire. Alors faudrait-il, à l'image des frères et sœurs qui entrent au couvent, fait vœu de pauvreté pour être fidèles à l'Evangile ? La question est compliquée. En fait, nous ne recevons pas tous la même vocation. Certains peuvent avoir reçu la vocation de chef d'entreprise ; et c'est bien si cela engendre de la richesse partagée et du travail pour beaucoup. Il n'y a pas de mal à ça !

L'argent n'a pas intrinsèquement de valeur morale. Il n'est ni bon ni mauvais ; tout dépend de l'usage qu'on en fait. Alors il est vrai, et Calvin l'a souvent rappelé, que plus on est riche, plus on a de moyens, plus on a alors de responsabilités envers les autres et plus il est difficile de vivre en accord avec l'Evangile. Le risque est grand de se tromper de Maître et de faire reposer sa vie avant tout sur l'assurance que procure la richesse. C'est le dilemme du fameux jeune homme riche qui veut accumuler toujours davantage et n'est pas prêt à abandonner ses richesses.

Lorsque le Seigneur, dans ses Béatitudes, dit : « *Heureux les pauvres, le Royaume de Dieu est à vous* » (Lc 6.20), il ne fait pas l'apologie de la pauvreté. Il n'y a pas de dolorisme dans l'Evangile, mais le Seigneur souligne que les pauvres, dans leur malheur, ont cette opportunité (cette contrainte aussi) de se savoir dépendants des autres et de ce qu'ils reçoivent. Or nous sommes tous appelés, riches ou pauvres, à nous sentir mendians de la grâce de Dieu ; c'est probablement plus difficile lorsque nous vivons dans l'abondance.

Mais aujourd'hui, avec ce texte de Marc 12 et de l'offrande de la veuve pauvre, il n'est pas d'abord question de la valeur morale de la richesse, c'est la question du don qui est au centre. Or cette question non plus n'est pas très facile. Ne me dites pas que vous êtes à l'aise lorsque vous recevez de nombreuses sollicitations d'appels aux dons d'associations toutes plus utiles les unes que les autres ou encore lorsque vous croisez devant la Migros (ou en venant au culte) un mendiant qui fait la manche. On n'est forcément un peu mal à l'aise. On ne peut pas donner à tout le monde, mais on aurait largement de quoi partager davantage sans tomber dans la misère. En même temps, même en donnant tout notre argent, cela ne réglera aucun problème de manière pérenne... Que faire ? Quelle attitude adopter ? Pas simple en effet !

Comme toujours avant de se lancer dans des grandes théories, il faut revenir à l’Evangile et notre texte commence par une critique acerbe des hauts dignitaires religieux. Ce que Jésus dénonce avec force ce n'est pas tant leur richesse que leur hypocrisie. Ils représentent l'aristocratie liée au Temple ; ils sont puissants et brassent beaucoup d'argent. En effet si l'on pense que chaque Juif devait venir une fois par année à Jérusalem pour y déposer son offrande au Temple, on peut facilement imaginer tout le commerce et le flux financier qui transitaient par le Temple dont ils avaient la charge. Ils sont puissants et aiment à se montrer bons croyants, or Jésus, qui a toujours comme point d'attention les plus faibles, les fustigeant en appuyant là où ça fait mal. Dans la Bible, a de nombreuses reprises, il est mentionné l'attention que l'on doit porter pour les plus faibles, symbolisés par la veuve, l'orphelin et l'immigré. Au lieu d'en prendre soin en obéissance à la Torah, ils dilapident les biens des plus faibles pour s'enrichir. Dans une controverse précédente avec les Pharisiens, Jésus avait déjà cité ce passage du prophète Esaïe : « *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi, c'est en vain qu'ils me rendent un culte...* » (Mc 6, 6-7 // Es 29.13)

Au lieu de mettre leurs richesses au service de leur obéissance à la Loi, ils utilisent la Loi pour s'enrichir davantage. Alors Jésus saisit l'occasion de cette veuve pauvre qui vient déposer son obole pour illustrer son propos. Elle ne prend pas sur son superflu, mais elle prend sur ce qu'elle n'a pas, sur sa vie même pourrait-on dire pour manifester sa fidélité à l'Eternel. Elle devient, malgré elle, comme une mise en abîme de ce que le Seigneur lui-même fera lors de sa Passion : donner sa vie. A l'inverse des scribes, elle devient signe de Dieu, parabole de la grâce.

Cette histoire pose la question de ce qu'est un don véritable, authentique. Le philosophe Dérida souligne que « pour qu'il y ait don, il faut qu'il n'y ait pas de réciprocité, d'échange ». L'idée est belle, généreuse. En effet, est-ce encore un don, si je tire *in fine* profit du don accordé ? Mais à l'inverse on peut se demander si un don purement désintéressé est possible. Même si je donne gratuitement, n'y retiré-je pas une certaine satisfaction, voire de la bonne conscience. Il y aurait donc toujours une certaine forme de réciprocité.

J'avais été un peu écoeuré de voir toutes ces stars et ces grands patrons qui ont sorti le chéquier pour la reconstruction de Notre Dame. Mieux vaut certes qu'ils mettent de l'argent là que dans leurs coffres, mais il y avait quelque chose d'indécent de voir ces milliardaires se gausser de leur générosité alors que de fait ils ne se privaient de rien. Ils ne prenaient que sur leur surabondance. Alors oui il est légitime d'interpeler ces riches, mais si l'on veut être honnête, nous sommes, à notre niveau, empêtrés dans les mêmes contradictions. J'ai beau essayer d'être généreux, de pas être prisonnier de mes peurs de manquer, soutenir chaque mois différentes associations, il n'en demeure pas moins que je ne suis pas prêt à me priver de vacances et donner l'argent prévu à cet effet au CSP où l'argent serait

certainement utilisé pour des biens plous impérieux que mes vacances. Je ne dis pas cela pour vous gâcher les vacances. Je vous rassure, je les prendrai aussi !, mais pour nous rappeler qu'un don, pour qu'il soit don véritable, doit en quelque sorte « faire mal ».

Cette histoire pour illustrer mon propos, celle de cet enfant qui revient tout joyeux de l'école en expliquant à ses parents qu'ils vont organiser une collecte de jouets pour offrir des jouets à des enfants qui n'en recevront pas à Noël. Chacun est alors invité à apporter un de ses jouets à l'école. Il s'en va dans sa chambre, mais le choix est difficile, après avoir passé tous ses jouets en revue dont il n'arrive pas à se séparer, il finit par proposer un vieux jouet déglingué, le seul dont il peut se séparer sans trop de difficulté.

De même lorsque nous apportons nos habits ou nos vieux meubles à la Renfile, encore une fois c'est très bien et mieux vaut les donner que les jeter, mais est-ce vraiment un don, si de toutes manières ces habits ne nous sont plus daucune utilité ?

Nous sommes tous confrontés à ces questions difficiles et à un certain sentiment d'incohérence. Une manière de résoudre le problème serait de chiffrer le don exigible pour chacun. C'est le principe même de la dime : chacun est invité reverser 10% de ses revenus. Mais serions pour autant « en règle » si nous payions la dime ? C'est presque trop facile si on nous dit combien il faut donner pour être en règle. C'est bien le problème du jeune homme riche qui serait prêt à payer la dime et même plus pour être en règle...mais là n'était pas son problème. Avant d'être une question de quantité, pour le dire ainsi, le don est avant tout une question de qualité, d'engagement, d'implication personnelle. Et il n'y a pas que le don d'argent, il y a le don de temps, d'engagement, d'amour, de sa personne.

La difficulté, c'est que nous devons reconnaître que de toute manière, nous courrons toujours derrière les exigences. Le but n'est pas tant d'arriver à résoudre cette que quadrature du cercle que d'arriver à naviguer à travers nos incohérences et nos difficultés en gardant un certain cap. Et c'est ici que prend tout son sens le geste de l'offrande dans le cadre du culte. Non seulement pour l'argent nécessaire qu'il engrange pour la vie de la communauté, mais plus encore peut-être comme une « piqûre de rappel » de la nécessité de vivre un don qui nous coûte quelque chose. Chaque fois qu'arrive le moment de l'offrande et qu'il faut ouvrir son porte-monnaie, se pose forcément la question de la couleur du billet que nous allons déposer. Question difficile, question qui coince et c'est bien ainsi ! L'offrande dans son sens liturgique est une invitation non seulement à donner mais à reconnaître que notre don ne saura être toujours que réponse à ce que nous avons reçu.

En donnant, nous voulons nous souvenir que notre vie ne repose pas d'abord sur ce que nous accumulons, mais sur ce que nous recevons au quotidien. Une des sœurs du Carmel de Mazille avait dit un jour une phrase qui m'a marqué : « nous ne recevons pas la grâce pour demain ! » ; une

manière de rappeler que nous pouvons placer notre confiance dans le Seigneur qui, comme il a donné sa manne à son peuple dans le désert, ni trop, ni trop peu, saura nous donner au quotidien la grâce dont nous avons besoin pour vivre. En donnant, nous voulons, d'abord à nous-mêmes, signifier que nous reconnaissions que notre sécurité ne repose pas en premier lieu dans nos biens, mais dans l'amour de Dieu. Peut-être alors que si le don absolument libre (libéré de toute réciprocité) n'existe pas, comme nous le disions précédemment, le don a toutefois à voir avec la liberté dans le sens où le don devient par essence l'expression de ma liberté. Je ne suis plus prisonnier de ma crainte de manquer, même si je n'ai pas réussi à résoudre toutes mes inévitables incohérences concernant mon rapport à l'argent, je me rappelle, en donnant, que ma vie repose d'abord sur un don, non pas celui que je fais, mais bien celui que j'ai reçu de Dieu avec la vie. Ma vie ne repose donc pas d'abord sur ce que j'ai, mais bien plus sur ce que je suis appelé à être.

Jésus ne critique pas ici l'argent ; il rappelle toutefois qu'on ne peut servir deux maîtres : Dieu et Mammon. En donnant généreusement, on s'affranchit de Mammon, on se libère des entraves qu'il ne cesse de vouloir tisser autour de notre vie. L'offrande dans sa dimension liturgique est comme un rappel de cette liberté à laquelle nous convie le Seigneur.

Encore une dernière chose pour conclure. L'acte de donner ne doit pas d'abord être compris comme un acte de charité ou de générosité, mais « simplement » de justice ! A titre d'exemple quand un pays comme la Suisse verse quelques millions à titre d'aide au développement pour des pays pauvres, elle fait certes un geste louable, mais si en même temps elle ne fait rien pour enrayer un système qui fait que les pays riches continuent de s'enrichir sur le dos des plus pauvres, ce don risque d'être sinon vain (car il n'est jamais inutile de donner) du moins fortement insuffisant.

Dans son magnifique passage du sermon sur la Montagne sur les soucis quand Jésus dit « *ne vous inquiétez pas pour le lendemain...* » il conclut par cette phrase forte : « *Cherchez d'abord la justice et le Royaume de Dieu et toutes ces choses vous seront données par surcroît* » (Mt 6.33). C'est d'abord la justice que nous devons avoir en point de mire et non la charité lors que nous donnons. Nous n'arriverons certainement jamais à résoudre toutes nos incohérences et notre rapport à l'argent de manière définitive, mais nous pouvons par la liberté que nous voulons exprimer dans l'acte de donner faire avancer un tant soit peu la justice ... ce serait déjà pas mal ... et tout le reste nous sera donné par surcroît. Nous pouvons en avoir l'assurance : demain, la grâce nous sera encore donnée au jour le jour.

Amen